

Le bonheur au bout des lèvres

Et le monde se pare d'un tout nouvel éclat. Dehors, le ciel s'effrite et ses grains de sable d'or glissent derrière l'horizon. La lumière irréaliste de fin du jour arrose doucement ma chambre d'orange et de rose. Je soupire de soulagement ; la bulle de joie familière qui gonflait en moi éclate en un torrent d'émotions vibrantes qui se déverse dans mon corps. Et l'anxiété et le chagrin qui me tordaient le ventre jusque-là disparaissent. À ce moment-là, je ne pèse plus rien, les milliers de fragments de mon être évaporés dans l'air. Le cœur palpitant, je souris à ma Sauveuse et elle me sourit en retour. Une goutte d'eau brillante tombe sur ma cuisse, comme un minuscule diamant. Surprise, j'essuie d'une main tremblante des perles de larmes qui roulent sur mes joues. Leur sel me pique les lèvres. Je ne me souviens plus pourquoi je pleurais.

Comme à chaque fois.

Des bribes de souvenirs déferlent alors devant mes yeux. Des décors se montent et se démontent dans ma tête : je revois les bâtiments scolaires que j'ai côtoyés, les heures passées à gratter frénétiquement le papier, les rires taquins teintés d'amertume des élèves, les bousculades volontaires et le bleu sur mon corps le soir.

Les couloirs laissés déserts par l'insouciance que la routine est venue occuper.

Les autres qui échangent des baisers dans l'ombre en cœur du feuillage d'un arbre.

Mais pas moi.

Les autres qui plaisantent ensemble, les éclats de leurs rires éparpillés par le vent.

Mais pas moi.

Les jours passés ne sont qu'une procession infinie et sans saveur de minutes et d'heures. Et le jugement dans tous les regards, la jalousie, les injures, l'angoisse, la solitude et, enfin,

la chute.

J'ouvre brusquement les yeux et serre mes poings de toutes mes forces. Mon pouls erratique bondit sous ma peau comme un oiseau fou prisonnier d'une cage de chair. J'ai mal sous ma poitrine, un peu à gauche je crois. Ma mémoire a réveillé une douleur sourde en moi ; un mal dont les braises glacées me consomment de l'intérieur.

Cette douleur même que ma Sauveuse m'avait aidé à étouffer.

Alors que je ne me sentais plus vivre, recroquevillée sur mon petit corps plein de vide, elle m'était apparue et avait soufflé sur mon existence fanée un vent de joie et d'espoir. Elle, avait su m'écouter. Je l'avais alors retrouvée, soucieuse de ressentir à nouveau ce bonheur éphémère s'écouler en moi. Un jour. Et puis tous les soirs après les cours. Quelque chose de fort est né entre nous. Un besoin ardent de l'avoir près de moi, qu'elle éclaire un tout autre visage du monde, un visage radieux, fardé de merveilles. Plongée dans une euphorie intense, un vertige de plaisir, je peux enfin le sentir moi aussi ce bien-être que je vois chez les autres.

Mes parents, eux, ne me comprennent pas.

Ils ne peuvent pas comprendre, ils ne connaissent pas ma Sauveuse comme moi je la connais. Ils me trouvent changée, impulsive, agressive peut-être. Les disputes sont récurrentes : souvent, la maison tremble sous les hurlements empreints de colère et les portes qui claquent. Ils me burinent le crâne avec leurs plaintes et leurs sermons : « Tu n'obtiens plus que des mauvaises notes ! », « Tu restes cloîtrée à longueur de temps dans ta chambre ! », « Regarde toi, tu ne manges quasiment plus rien... ».

Je ne réponds rien.

Je lève seulement un regard lent et las vers eux, sans saisir. Puis je retrouve ma Sauveuse et j'oublie.

À présent, il est tard, mais je ne dors pas.

Ma Sauveuse s'en est allée, me laissant seule blottie dans le silence assourdissant de la nuit. La clarté pâle de la lune s'égoutte en silence de l'astre et ruisselle sur ma peau en une rivière de sève d'argent. Mon regard se heurte à un faible reflet sur le verre froid. Mais qui est donc cette fille, à moitié vide et aux joues dépourvues de couleurs ? Je lève une main moite vers ma poitrine, la fille-cassée en fait de même. Prise d'un vertige, je me force à me fondre tout entière dans ce reflet, à m'imprégner de l'évidence.

Je *suis* elle, elle *est* moi.

Alors seulement je me confronte à mon visage livide creusé au niveau des joues, à mes pommettes que la perte d'appétit a taillé comme deux pointes saillantes, et à ces grands cernes violets sous mes yeux.

Mes yeux.

Le choc fait vibrer mon cœur ; le néant insondable de mes pupilles a presque entièrement englouti mes iris, les réduisant à un mince anneau de jade sale. Elles ont cessé de se dilater et reprennent peu à peu leur taille normale. Je ferme les yeux mais cette

image reste imprimée sous mes paupières. Des frissons terribles m'agitent le corps et il me semble que mes membres vont se détacher un à un.

En échange d'un bien-être éphémère, ma Sauveuse m'impose une contrepartie. Mon regard glisse une dernière fois sur mon visage.

La voilà, la contrepartie du bonheur.

Toute la pièce est blanche à l'exception d'un carré de ciel bleu découpé par la fenêtre. Je baisse les yeux sur mes doigts qui se tordent et se détordent sur mes genoux. Mes ongles sont rongés à sang. Dans l'angle de ma vision, je distingue deux silhouettes floues assises à côté – mes parents ? – et une autre en face, aux lignes imprécises. Ils discutent et une atmosphère grave flotte autour d'eux ; je peux sentir chaque particule de l'air en tension. Leurs voix me parviennent comme enlisées dans les couches nébuleuses d'un rêve : étouffées et lointaines. Je concentre tous mes sens sur le décor pour ne pas entendre les voix. Le vent qui fait claquer la fenêtre. Les stries sinueuses dans le bois du bureau.

La voix du docteur perce la brume : « votre fille... ».

Le ciel bleu. Mes doigts. Le bureau.

« forte dépendance à... »

Clac. Clac. La fenêtre. La pièce toute blanche.

« addiction... nécessité d'un sevrage et... »

Je perçois un changement dans mon champ de vision. Mes parents ont tourné la tête vers moi. Ma mère a les coins de la bouche qui tremblent. Mon père, un petit pli au milieu du front. Mais leurs yeux brillent du même éclat trouble, comme de l'eau. Un océan de douleur dans lequel je me noie. La culpabilité remplit mon cœur de cailloux. Des millions de mots se bousculent à l'intérieur de moi mais pas un ne vient à mes lèvres.

Mon regard se repose sur mes mains et je me tais.

Je marche. Non, j'erre sans but dans les rues comme si le vacarme de vie de la ville pouvait couvrir les voix qui hurlent dans ma tête. Effacer le regard de mes parents.

Mais bientôt, une pensée, un besoin ardent éclipse tout le reste.

Ma Sauveuse me manque.

Ma Sauveuse m'appelle.

Les comprimés glissent le long de ma gorge. Lentement le bien-être artificiel se répand dans mes veines.

Et mon esprit se perd. Les secondes se dilatent. Je flotte dans les airs au milieu des immeubles qui se distordent, prisonnière dans un repli infime du temps. Mon cœur me paraît soudain plus léger et j'éclate d'un rire qui déchire la nuit.

Tout à coup, je sens un liquide chaud couler de mon nez jusque sur mes lèvres et de petites taches rouges fleurissent sur ma chemise.

Du sang.

Mon estomac se retourne sur lui-même et je me penche brusquement pour vomir. Mes jambes se dérobent sous moi et sans même me voir tomber, je suis déjà étendue sur le sol. Je ferme les yeux ; ma respiration s'est coupée. Un sanglot muet me soulève la poitrine et pour la première fois depuis longtemps, j'ai peur.

Je rouvre les yeux. Autour de moi tout a changé. La rue grouille de monde et les lumières d'une ambulance éclaboussent la route de bleu et de rouge. Un souffle rauque et bien trop lent s'échappe du masque à oxygène posé sur mon visage.

Puis j'oublie les figures troubles penchées sur moi. J'oublie la route, j'oublie les gens et soudain, je ne vois plus que le ciel. Ce même ciel sous lequel je suis née, sous lequel j'ai grandi. Simplement existé.

Ma Sauveuse s'est bien jouée de moi. Elle m'avait promis joie et euphorie et en échange elle a pris ma vie. Ah, qu'il est fou ce bonheur !

Mes paupières se relâchent.

Et doucement la nuit attire dans ses bras d'univers mon corps devenu poussière.

Téha Romain